

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°22 – août/septembre 2009

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

« Si Novalis avait pu terminer le cycle de romans qu'il projetait d'écrire et où il devait donner un tableau général du monde et de la vie, en se plaçant successivement à tous les points de vue de l'activité morale humaine, nous posséderions une œuvre à laquelle, pour l'éducation des facultés poétiques, rien ne saurait se comparer et qui nous ferait moins sentir le manque, dans notre littérature, de ces dialogues philosophiques que les Anciens possédaient en si grand nombre. »

Frédéric Schlegel, *Europa*, Frankfurt, 1803.

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Vous dirai-je l'enfant quelque peu attardé, taciturne et morose, et le soudain éveil de son intelligence, à neuf ans, comme une autre naissance, au sortir d'une grave maladie qui avait mis ses jours en danger ? Faut-il parler du séjour que le jeune garçon fit chez son oncle, le « Grand-Croix », qui voulait se charger de l'éducation de ce brillant sujet ? Suivrons-nous le *curriculum vitae academicae* depuis le gymnase d'Eisleben (l'antiquité classique et Horace, en particulier) qu'il quitte à la mort du recteur Jani pour l'université d'Iéna, à la rentrée de 1790, où le jeune étudiant se passionne plus pour la poésie (conférences de Schiller) et la philosophie de Kant (cours de Reinhold) que pour le droit ; puis à l'université de Leipzig (printemps 1791) avec la rencontre et l'amitié de Frédéric Schlegel, les amours légères et les enthousiasmes divers, jusqu'à l'université de Wittenberg, enfin, où il termine sérieusement ses études de jurisprudence et de droit saxons et obtient son diplôme le 14 juin 1794 ? Il passe ensuite à Tennstedt (comme stagiaire chez le bailli Just qui deviendra son ami, presque son disciple, et l'un des tout premiers biographes de son génie). C'est Weissenfels, aussitôt après, où Novalis restera pendant deux ans fonctionnaire aux Salines que dirigeait son père ; puis le séjour capital à Freiberg, enfin, où il se rend en décembre 1797 et suit avec une passion fervente les cours du minéralogiste et très célèbre maître Gottlob Werner, pratique les sciences naturelles, la physique et la chimie, les mathématiques, s'initie au magnétisme animal qu'on appelait alors le galvanisme (l'étonnant Johann Wilhelm Ritter) avant de revenir en 1799, à la Pentecôte, occuper un poste officiel à la direction des mines, à Weissenfels.

Faut-il montrer le jeune poète dissipé dans ses amourettes ou bien envisageant gravement, en 1792, d'embrasser la carrière militaire ? Faut-il déchiffrer l'amoureux prophétique chez qui retentit le carillon du bonheur nuptial, tout à coup (lettre du 1^e août 1794 à F. Schlegel) quelque cent jours avant sa première rencontre avec Sophie von Kühn (le 17 novembre au manoir de Grüningen) la mystérieuse et tragique élue du génie, de l'amour et de la mort, alors âgée de treize ans¹ ? Ils se fiancent en secret le 15 mars 1795 ; Novalis rencontre Fichte et Hölderlin pendant l'été chez Niethammer, à Iéna ; il voyage dans le Harz en septembre et fait la connaissance du comte Léopold von Stolberg ; se rend à Leipzig pour la foire, en octobre et rentre à Weissenfels. En novembre, Sophie est atteinte de son mal ; après une nouvelle crise en juillet 1796, elle sera opérée à Iéna, d'où elle ne reviendra qu'en décembre à Grüningen pour y mourir après d'atroces souffrances le 17 mars 1797. Leurs fiançailles étaient officielles depuis le mois de juillet. Peut-on parler, à travers les leçons tourmentées de l'angoisse et dans l'enseignement si déchirant du deuil, peut-on parler utilement de l'approfondissement intérieur de l'amour, de ce creusement singulier au-dedans de la mort jusqu'à l'acquiescement total, jusqu'à la source essentielle et son premier jaillissement dans la vision du 13 mai [1797] ? Et que faudra-t-il dire, au-delà du chagrin, de l'appoint presque miraculeux que trouva Novalis, moins d'un mois plus tard, à la mort de son frère Érasme, emporté par la phtisie après une chute de cheval survenue en janvier ? (C'était Érasme qui avait accompagné Sophie dans son dernier voyage de la clinique d'Iéna chez elle, à Grüningen, le 15 décembre.) Non : de la discipline rigoureuse et de la volonté profonde dont Novalis obtint, mais aussi qu'il tira de sa conversion à la mort ; des certitudes qui lui permirent à mesure d'écarter et d'ouvrir toujours plus le rideau de sa douleur, au lieu de le tirer sur lui ; de ses « révélations » et des mots qui nous les apportent, il n'y a rien qu'on puisse dire du dehors, sinon qu'il y a tout, vraiment tout à comprendre et à y prendre. Là est la source, le foyer ; l'eau de toutes les eaux qui ont vertu de vie, et le feu purificateur qui, de la foi, brûle tout ce qui n'est pas acte et le rejette en cendres.

¹ A propos de Sophie, assez généralement diffamée et magistralement incomprise par la majorité navrante des éminents critiques, dont la cuistrerie unanime veut faire à tout prix une quelconque petite oie blanche, et fausser ainsi les perspectives pourtant visibles de sa grâce surnaturelle : il faut lire l'excellent chapitre consacré à Novalis par Marcel Brion, en tête du second volume de son *Allemagne romantique* [Albin Michel, 1963], où il lui rend une sensible et intelligente justice.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILIE VERHAEREN

Le Sens végétal de Novalis.

Relisant, l'autre soir, la sereine et lucide étude que Maeterlinck, en guise de préface, plaça au front de sa traduction de Novalis, je fus frappé du caractère de passivité que m'offrait toute la vie du penseur allemand. Cet homme, vraiment, n'a jamais connu l'action brutale et extérieure. Perpétuellement attentif à lui-même, il n'a su imposer sa volonté aux événements. Il s'est incliné toujours et sa résignation simple, douce est si accentuée qu'on le croirait fataliste parfois. Sa petite fiancée-enfant, la petite Sophie qui joue encore avec des poupées, qui aime tant le potage aux herbes, le bœuf et les haricots, la fillette naïve et humble meurt. Il se désole, s'enveloppe dans une douleur profonde et intime. On dirait qu'il ferme les yeux pour ne plus voir la vie et pour qu'on ne découvre ses larmes. Et voici que, tout à coup, il relève ses paupières timides, parce qu'il aime une autre femme. Il s'est donné tout entier, candidement, absolument, encore une fois. Et il ne s'étonne pas, ne pense pas qu'il agisse mal, manque au souvenir de la morte, au culte silencieux qu'au plus clair de son âme il lui a voué. Il aime et il subit son amour et il l'accepte comme un don merveilleux : une joie reconnaissante, mélodieuse l'emplit. Puis la mort pose sa main lourde sur son épaule et c'est son agonie alors, paisible, calme, sans désespoir, résignée toujours et confiante et sa fin qui se perpète en un recueillement grave de soir d'été.

Abordant son œuvre ensuite et feuilletant au hasard pour retrouver au cours des pages certains passages préférés, certaines phrases de dilection, je me surpris à retrouver partout cette même foncière passivité. Mais ici elle se manifeste de façon nouvelle. Nulle théorie, nul précepte, aucun signe moral de sa présence, mais on la sent élémentale [*sic*], en son intelligence même et elle est comme la substance de son génie.

Novalis fut le plus sensible, le mieux conscient des réceptifs. Il semblait que toutes les choses convergeâssent vers lui, s'animâssent pour lui seul de leurs originelles significations, lui contâssent – tout bas – les mystérieux et ineffables secrets de leur être. Et Novalis se grandit de cette affluence d'émotions. Et comme il était aussi le plus méditatif des passionnés, il tenta d'exprimer en inquiétantes spéculations ce qu'il croyait comprendre. Nullement objectif, il n'existe que par ce qui l'entoure. Tous les principes de vie se rencontrent en son cœur ; il s'en nourrit et son existence, de même que sa pensée, n'est, semble-t-il, que l'unification de toutes les existences multiples et diverses qui l'ont sollicité. Novalis ne connaît pas l'action brutale et volontaire. Novalis n'a pas de but précis en son œuvre. Il lui manque ce que je propose, à défaut d'autre terme, de nommer le *sens animal* de l'être humain, le sens d'individualité, de domination et de rationalité, mais de par sa nature fluide, délicate et spontanée, d'une souplesse et d'une élasticité si aisées, il atteste, à toute heure de sa vie, à chaque page de ses écrits, son sens *végétal*.

Pour l'intellection plus aisée de ce vocable subtil, arrêtons-nous un moment. Nous avons vu que toute sa vie fut passive. Un examen superficiel de ses livres nous démontrera son étonnante féminité. Passif – féminin – végétal. Une connexion étroite s'établit entre ces idées. Elles s'éclairent mutuellement et leurs essences s'expliquent et se complètent l'une par l'autre. Novalis vécut comme vivrait une fleur qui saurait penser. Il ne sut jamais s'élever à une certitude. Il fut le plus troublant, le plus affectif des bâtisseurs d'hypothèse. Rien ne saurait prouver l'authenticité de ce qu'il énonce mais s'il dit vrai – et rien ne saurait nous prouver le contraire – nul n'a pénétré plus aigument les arcanes de l'être et de la nature. Il a découvert des harmonies, des corrélations qu'aucune chose, *humainement* considérée, n'eût pu nous faire soupçonner. Et ses suppositions, souvent, nous illuminent comme des éclairs muets. L'esprit de Novalis n'est pas un esprit humain. Nous pouvons, suivant la trace de ses pas sur le sentier des connaissances,

reconstituer le cours de sa pensée, mais seul et livré à nos propres forces, il nous eût été impossible de décrire semblable voyage. Nous pouvons *sentir* ce qu'il a pensé, mais jamais nous n'eussions pu le dire. La pensée de Novalis est fille de la terre. Elle a traversé les couches fécondes du sol et a erré parmi les innombrables racines. Ce qu'elle rapporte est trempé de je ne sais quelle inexprimable odeur, de je ne sais quel parfum divin et panthéiste et tout ce qu'elle a deviné s'applique plus à la nature instinctive des choses immobiles qu'à celle, impérieuse et réfléchie, des êtres. N'est-ce pas lui qui a dit : « La sieste du royaume spirituel est le monde floral ». Comme cette petite phrase devient significative à faire converger vers elle, ces quelques notes !

Ce repliement sur soi et cette participation si généreuse à toutes les postulations ambiantes donnent seuls la vraie jouissance de la personnalité. Le sens animal désire trouver son active sensation en les choses. Le sens végétal ne souhaite que percevoir la statique sensation des choses en soi. L'homme regarde d'en haut, juge d'après lui et n'aime qu'en lui. La plante prolonge sous terre sa sensibilité, en ramifie les fines artères autour d'elle, vers l'inconnu, la plante ne saurait se formuler en un choix intellectuel, elle qui demeure éternellement plongée en la plus somnambulique des inconsciences, la plante, loin de n'aimer qu'en elle, ne sait subsister seule et si les circonstances ne s'inclinaient vers elle et ne la soutenaient, elle s'étiolerait. Aussi, le jour où les circonstances se sont trop cruellement tournées contre Novalis, il est mort. Quand les sources vives où il puisait sa raison et sa ferveur de vivre se sont tariées, il n'a su trouver en lui assez d'activité pour vivre de par lui-même. Sa vie n'était que l'harmonique résultante de plusieurs vies. Dès qu'elles s'éteignirent, Novalis périt. Il subit une dernière fois la souffrance, s'inclina et peut-être fut-ce la joie noble qu'il éprouva de cette glorieuse acceptation qui le fit traîner et languir quelques jours de plus. Ceci est de l'histoire intérieure – mais en de tels êtres, est-ce que tous les actes intéressants ne se passent pas du côté de l'âme ?...

A handwritten signature in cursive script, reading "Friedrich von Hardenberg". The ink is dark and the handwriting is fluid and somewhat slanted to the right.



LOUIS ANGÉ

Dans sa bibliographie de Novalis (Œuvres complètes, 1975, tome II), Armel Guerne signale, comme « curiosité », la traduction en vers rimés des Hymnes à la Nuit, par Louis Angé, (Alzir Hella)². L'ouvrage, paru en 1922, aux Images de Paris est à peu près introuvable. Nous nous proposons d'en reproduire des extraits pour les lecteurs de la Lettre Novalis, au plus près de l'original (vignettes, disposition des vers, etc.).

A toi, Marie, à toi s'adresse
 La foule éprise de tendresse ;
 Dans cette vie où tout est vain,
 C'était toi son unique bien.
 Plein d'une prophétique ivresse,
 Chacun se sent sûr de guérir,
 Si seulement ta main le presse
 Sur ta poitrine sainte, ô toi douce à chérir !

Combien d'êtres que la souffrance
 Consumait indiciblement,
 En sortant de cette existence
 Se sont prosternés humblement
 Devant toi, – qui nous fus propice
 En plus d'un moment douloureux !
 Nous venons maintenant partager leur délice
 Et vivre à jamais avec eux.

Lorsque s'éteint une âme chère,
 Désormais, nul ne désespère,
 S'il est croyant, car pour toujours
 Lui restent ses douces amours.
 La Nuit lui verse son extase
 Pour que s'apaise son regret,

² Louis Angé est le pseudonyme littéraire de Alzir Hella (né à Vieux-Condé, dans le Nord, en 1881, et mort à Paris le 14 juillet 1953), militant politique et traducteur, seul ou avec Olivier Bournac, de Stefan Zweig. On lui doit aussi des traductions de Hoffmann (*Les Élixirs du diable*, 1926), et de Jean-Paul.

Et des anges vêtus de gaze
Sont là, près de son cœur, le veillant en secret.

La vie à pas hardis s'avance
Désormais vers l'éternité.
Un feu d'une divine essence
Exalte notre humanité.
Voici que déjà les étoiles
Ruissellent en breuvage d'or
Qui, dégageant en nous l'être pur de ses voiles,
Fait de nous des astres encor.

Voici l'amour qui nous invite,
L'amour sans fin et sans limite,
Et la Vie à nos yeux s'étend
Comme une mer, immensément.
Ce n'est qu'une nuit d'allégresse,
Ce n'est qu'un poème éternel,
Et nous tous, – soleil de tendresse, –
Nous voyons resplendir sur nous le Dieu du ciel !



LOUIS DE RONCHAUD

Né à Lons-le-Saunier en 1816, Louis de Ronchaud publia en 1844 un premier recueil de poésie, intitulé Les Heures. La pièce XIV dont les premiers vers sont reproduits ci-après est consacrée à Novalis. La suite du poème sera publiée dans le prochain numéro.

A NOVALIS

Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer,
Et brûlât d'un désir ardent dans sa poitrine
De soulever un pan de sa robe divine ;
Plus que l'aéronaute égaré dans son vol,

Le plongeur sous les flots, le mineur sous le sol,
Si, d'énigme en énigme, un esprit solitaire
A cherché le grand mot du ciel et de la terre ;
Ce fut toi, Novalis, jeune homme au pâle front,
Dont l'œil, tantôt levé vers le sommet d'un mont,
Tantôt baissé vers la terre, en ta marche pieuse,
Semblait chercher partout ta fleur mystérieuse ;
Ta belle fleur céleste, au calice d'azur,
Dont la sainte rosée et dont le parfum pur,
Secoués sur ton front avec tous leurs prestiges,
Remplissaient ton sommeil et tes nuits de prodiges !

Ce fut toi, chaste cœur, front rêveur et penché,
Jeune esprit amoureux d'un autre esprit caché,
Que, parfois entrevu sous le voile des choses,
Tu poursuivais en vain dans ses métamorphoses,
Sans l'atteindre jamais ! Esprit capricieux,
Il semblait un instant prendre forme à tes yeux.
Comme une autre Daphné pas à pas poursuivie,
Il t'attirait, poète, aux traces de sa vie,
Par sa fuite rapide irritait ton désir,
Puis, lorsque de ta main tu croyais le saisir,
La vie était rentrée au sein de la nature,
Et tu n'entendais plus que l'éternel murmure
De l'arbre dont le vent venait courber le front ;
Et tes mains n'embrassaient qu'un insensible tronc !
Et comme tu pleurais ta belle poésie,
Par la terre jalouse à tes pieds ressaisie !
Mille confus échos, mille bruits ravissants
S'efforçaient d'endormir ton esprit dans tes sens.
Mais au laurier sacré ta lyre suspendue
Rendait du moins encore une plainte entendue.
Et de ton désespoir remplissant l'univers,
Daphné, pour un moment, revivait dans tes vers.

Mais d'un charme divin l'illusion rapide
De ton cœur désolé ne comblait pas le vide.
Un secret souvenir te ramenait toujours
Vers la nymphe échappée à tes chastes amours,
Au moment où ton bras l'eût peut-être embrassée,
Dérobant à tes yeux la divine pensée !
En vain de l'infini refoulant le soupir,
Dans les réalités tu voulais t'assoupir ;

Rien n'apaisait en toi l'ardeur inassouvie ;
Toujours l'esprit levait le linceul de la vie.
Dans ton espoir raillé tu marchas, humble et fier,
Tant que pour toi le ciel eut du jour et de l'air.
Un immense désir absorbait tout ton être,
Sans cesse dévoré de la soif de connaître.
Souvent, avant l'aurore et ses premiers rayons,
Le frisson du matin t'a surpris sur les monts
Interrogeant des cieus la divine structure,
Épiant le réveil de tout dans la nature ;
Car souvent le secret des rêves de la nuit,
Sur le front qui s'éveille, au matin se trahit.
Le paysan forcé de quitter sa demeure
Pour changer en travail le repos de cette heure,
En te voyant passer pâle et le front baigné,
Croyait voir un fantôme errant, infortuné,
Et, signant son front large avec sa main grossière,
Te promettait tout bas cierge, aumône, prière,
Et, détournant ses pas du sentier commencé,
Évitait de passer où l'ombre avait passé,
De peur d'être frappé d'une prompte agonie
Par la contagion de cette âme punie.

Tu mourus jeune encor, déjà désespéré,
Poète, avant qu'en toi l'esprit fût délivré.
Ou peut-être, la mort, c'était la délivrance
Qu'en ignorant son nom appelait ta souffrance.
Cœur malade, blessé d'un immortel amour,
L'espoir étant éteint, la tristesse eut son tour ;
Car la mélancolie est la brume de l'âme
Qui, tant que le soleil au loin répand sa flamme,
Repose dans le sein des fraîcheurs profondes.
Dès que le firmament tempère ses ardeurs,
Elle s'élève, monte et couvre la surface ;
Tout rayon disparaît, toute image s'efface.
C'est ainsi que tu vis, en des jours froids et lents,
Succéder la tristesse à tes premiers élans,
Et que la Mort te prit sous son aile glacée,
Victime empreinte au front du sceau de la pensée.



NOVALIS et l'initiation

La Loge Novalis

« S'il faut, que Dieu nous aime, et que Dieu est tout, il faut bien aussi, que nous soyons rien »³.

La Loge Novalis est un cercle d'initiés dont la démarche spirituelle s'inspire de l'œuvre du poète romantique allemand, en relation avec l'initiation chrétienne. Ses membres s'inscrivent, en effet, dans une tradition dont l'origine remonte à la communauté des disciples de Jean à Éphèse, qui s'est transmise jusqu'à Novalis lui-même (« *Christus und Sophie* ») et qui se prolonge jusqu'à nos jours par sa médiation. Ce n'est pas sans raison que sa propre expérience spirituelle a constitué, depuis deux siècles, un appel à s'engager sur « le chemin mystérieux qui va vers l'intérieur ». (On trouvera, dans la pensée de Rudolf Steiner, des témoignages significatifs de la dimension initiatique de cette démarche d'intériorité à laquelle se rattachent les membres de la Loge Novalis). Quant à son œuvre, elle contient l'enseignement et les modes de réalisation spirituelle nécessaires à l'accomplissement d'une initiation chrétienne – initiation que chacun de ceux qui appartiennent à la Loge Novalis ont reçu de Novalis en personne – dès lors qu'un maître spirituel peut avoir quitté la manifestation terrestre et conférer néanmoins, de manière régulière, l'initiation (Élie, Jean, le disciple bien-aimé, l'Ami de Dieu de l'Oberland).

C'est ainsi, dans l'intimité de l'Amour qui s'est révélé à eux dans la personne de Novalis, que s'est établie pour les membres de la Loge Novalis leur filiation à cette tradition que l'on désigne en Occident sous le nom de *Fidélité d'Amour* ; et c'est dans la recherche de cette Connaissance à laquelle son œuvre métaphysique les a introduits qu'ils accomplissent leur cheminement initiatique.

La Loge Novalis rassemble en définitive, dans une même communauté spirituelle – une *Ile Verte (Insula Viridis)* – le petit nombre de ceux qui ont été initiés à la Fidélité d'Amour par le poète romantique allemand, et qui ont suivi l'enseignement de leur maître secret NOVALIS. On peut les nommer en toute rigueur des fidèles d'amour, qu'ils soient ou non parvenus à cet état qui forme le terme de leur désir :

« La vie parfaite est le ciel »

³ Ce fragment (71) de 1798 a été écrit en français.

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

NOUVEAU CATALOGUE

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée... »

SOMMAIRE

Document biographique

Armel Guerne, « Vous dirai-je l'enfant... », 1975.

Documents littéraires et témoignages

« Le sens végétal de Novalis », *L'Art moderne*, 6 décembre 1896.
Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922, traduction
de l'hymne V (fin).

Louis de Ronchaud, « À Novalis » (première partie), extrait des
Heures, Paris, 1844.

Novalis et l'initiation

La Loge Novalis

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France
Nouveau catalogue 2008-09.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2009